



HAL
open science

La réception sociale de l'urbanisme

Nora Semmoud

► **To cite this version:**

Nora Semmoud. La réception sociale de l'urbanisme : L'exemple d'un quartier stéphanois : Bellevue. SECHET (Raymonde), GARAT (Isabelle), ZENEIDI (Djemila). Espaces en transactions, Presses Universitaires de Rennes, pp.359, 2008, coll. Géographie Sociale. halshs-00735621

HAL Id: halshs-00735621

<https://shs.hal.science/halshs-00735621>

Submitted on 26 Sep 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nora SEMMOUD

Professeur en géographie et aménagement

Université François Rabelais de Tours

UMR 6173 CITERES de Tours

Equipe Monde Arabe et Méditerranée (EMAM)

Nora.semmoud@gmail.com

La réception sociale de l'urbanisme L'exemple d'un quartier stéphanois : Bellevue

2008, in SECHET (Raymonde), GARAT (Isabelle), ZENEIDI (Djemila) (dir.), *Espaces en transactions*, Presses Universitaires de Rennes, coll. Géographie Sociale, pp. 121-142.

La présente contribution rend compte partiellement d'un travail de recherche¹ qui pourrait être en somme le pendant urbanistique des réflexions de Hans Robert Jauss (1978) sur l'aspect dialectique, mouvant et ouvert du rapport entre la production littéraire et sa réception par le public. En considérant à l'instar de cet auteur les conditions de production et d'usage de l'espace du côté de la réception, nous sommes conduits à formuler quatre propositions corollaires qui témoignent d'une telle dialectique. La première proposition est que toute opération d'instrumentalisation de l'espace a des incidences sur l'organisation sociale. Cette idée fondamentale renvoie aux rapports entre l'espace et la société et à l'articulation entre les concepts de morphologie urbaine d'un côté, et morphologie sociale de l'autre. Un champ interdisciplinaire pour lequel un siècle d'efforts de conceptualisation n'a pas encore réussi à asseoir fermement les bases d'une objectivation pertinente et convaincante (J.-P. Frey, 2003). Pour cette raison, cette proposition prend valeur de postulat dans ce travail. La seconde proposition est qu'on ne peut rendre compte des effets qu'opère l'instrumentalisation de l'espace (H. Lefebvre, 2000) sur l'organisation sociale qu'en déplaçant le regard sur les conditions d'appropriation de l'espace. La troisième serait pour ainsi dire la synthèse de ce mouvement dialectique où les professionnels pensent concevoir un espace alors que, du point de vue des usages, il se passe autre chose. Les habitants effectuent une rectification de la façon de se comporter dans l'espace urbain au contact de toute nouvelle organisation urbaine ; ils opèrent une recomposition sociale de l'espace. Enfin, la quatrième proposition est que les formes d'appropriation et de réception de l'urbanisme sont inscrites, pour une grande part, dans les figures même de l'urbanisme. En outre, le destinataire s'approprie la nouvelle organisation urbaine en se référant à ce qu'il connaît déjà.

La seconde idée qui oriente ce travail consiste à dire que seul un changement de posture de la part des professionnels de l'urbanisme et de l'aménagement allant dans le sens de la prise en compte du point de vue des usages permet de percevoir les effets proprement sociaux de l'instrumentalisation de l'espace. Apparaît alors une sorte « d'angle mort » de la visée opérationnelle des acteurs institutionnels permettant d'expliquer la cécité qui les caractérise dans leur rapport effectif à l'organisation sociale et dans la perception des effets induits de leurs interventions sur l'espace.

Partant de ces prémisses pour vérifier la pertinence d'un certain nombre de notions –développées plus loin– à propos du cas de Bellevue², notre analyse débouche sur le panorama des axes de recherche nécessaires à l'approche de la réception sociale de l'urbanisme. Aussi, la réflexion sur les conditions de production requiert l'analyse en premier lieu des représentations qui animent le système d'acteurs et déterminent son type de fonctionnement, avec l'objectif de comprendre la logique sociale du projet urbain. Ensuite, celle des hiatus entre la maîtrise d'ouvrage et d'œuvre,

¹ HDR soutenue le 9 juin 2005 à l'Université de Paris 12, devant un jury composé de G. Dupuy, J.-P. Frey, D. Pinson, M. Roncayolo et A. Vant.

² Le quartier de Bellevue est un ancien faubourg ouvrier situé au sud-ouest de la ville.

notamment la façon dont se fait la *commutation* et la *transmutation* (H. Raymond, 1984). Enfin, celle de l'interaction avec la demande sociale qui s'exprime à travers les associations de riverains. Ce dernier volet de l'approche suppose l'analyse critique de ce qu'on nomme communément la participation et de ses manifestations paradoxales. Celle-ci apparaît tantôt comme un terrain d'affrontement, de conflit/négociation et d'apprentissage, tantôt comme une entreprise de légitimation de l'urbanisme, mais elle ne saurait en aucun cas rendre compte de l'organisation sociale et de ses attentes.

La réflexion sur les conditions d'appropriation de l'espace restitue quant à elle une plus grande part de l'organisation sociale. Elle permet d'abord de comprendre une construction sociale du quartier qui renvoie aux spécificités des groupes sociaux, à leur place et à leurs rapports. Elle fait ensuite apparaître les interactions entre les groupes sociaux (E. Goffman, 1974) et la façon dont opèrent les représentations pour définir des formes de cohabitation qui participent à la construction d'une *communauté* de voisinage. Enfin, l'analyse des formes d'appropriation fait apparaître la rectification/adaptation à laquelle les habitants doivent se livrer. Outre que la recomposition sociale de l'espace permet de rendre compte de « l'angle mort » du regard que les acteurs institutionnels et professionnels portent sur l'objet de leurs interventions, elle offre les éléments qui permettent de réinterroger en retour l'organisation urbaine produite.

La recherche³ s'appuie sur l'analyse de l'opération d'aménagement du quartier de Bellevue (un ancien faubourg ouvrier) à Saint-Étienne, opération qui a pris fin en 2000. Centrée essentiellement sur l'aménagement des espaces publics, l'opération a consisté également à substituer aux friches urbaines⁴ la Clinique Mutualiste et l'ensemble résidentiel de l'Ilot Charcot, réalisations qui ont été accompagnées par la mise en site propre du tramway, l'aménagement de la place et l'implantation d'un pôle d'échanges (Fig. 2). Au regard de la problématique générale de ce travail, l'intérêt pour l'opération de restructuration du quartier de Bellevue a plusieurs motivations. D'abord, cette opération porte sur un quartier traditionnel à caractère populaire et interroge sur le devenir de la morphologie sociale actuelle. Ensuite, contrairement aux opérations radicalement transformatrices comme la rénovation, elle s'est faite par touches successives avec un caractère plutôt « soft ». Enfin, c'est une opération qui a suscité des confrontations entre différents acteurs et la construction laborieuse d'un consensus dans lequel a pesé le comité de quartier du Sud-Ouest stéphanois. Dans une démarche qui se voulait représentative d'un grand nombre d'habitants, cette association a permis d'orienter le projet sur la valorisation de l'espace public et l'équipement du quartier et d'abandonner ainsi une option plus transformatrice.

1. Les conditions d'émergence du projet et de sa mise en œuvre

Notre analyse met en relief l'efficacité pratique des représentations sur l'interaction sociale et les dynamiques territoriales. De ce fait, elles deviennent essentielles dans l'analyse des politiques publiques, particulièrement en matière d'urbanisme où l'imagerie, à laquelle elles donnent lieu, alimente le marketing urbain. Les représentations ont le temps long et leur ancrage historique reflète la mémoire du territoire stéphanois et les crises sociales et économiques qui l'ont marqué. Les représentations dominantes font l'objet d'une institutionnalisation, pendant que d'autres échappant à ces stratégies ne manquent pas pour autant d'efficacité sur l'opinion, ainsi que le montre ce que l'on nomme communément *l'esprit stéphanois* qui recouvre le champ des mentalités locales. Par

³ Le travail de terrain combine plusieurs outils : un corpus de 29 entretiens semi-directifs avec des habitants chez eux, des commerçants et des acteurs associatifs et politico-administratifs, de 21 entretiens informatifs avec des habitants rencontrés dans l'espace public et près d'une cinquantaine d'échanges effectués avec des résidents reçus à l'occasion de la concertation et de l'enquête publique.

⁴ Dépôt STAS, bâti et fabriques désaffectés de l'îlot Charcot.

ailleurs, elles traduisent les rapports dominants/dominés et peuvent être ainsi soit partagées, soit divergentes, même si leur institutionnalisation concourt à un univers consensuel.

Les acteurs institutionnels, qui ont parfaitement compris l'efficacité des représentations sur la perception d'un territoire, vont donc agir au cœur même de celles-ci en effaçant/promouvant des images, comme celle de *ville noire* à laquelle se substitue celle de *ville verte*. Cette action de transformation des images se voudra synchronisée des transformations qui touchent la morphologie sociospatiale. Cependant, malgré l'apparition de nouveaux symboles, tels que *le mouvement* et *l'ambition* allusifs à la modernité et à l'accrochage européen, des démarches urbanistiques anciennes sont rééditées, comme la rénovation urbaine qui réapparaît sous le vocable du renouvellement urbain. Une mise en forme particulière de la réalité, qui focalise sur le caractère populaire de la structure sociale considérée comme un handicap, va légitimer des stratégies de transformation d'image constitutives d'une politique d'attraction en direction des catégories sociales aisées et des opérateurs économiques.

Parallèlement à l'opération d'aménagement de Bellevue, des interventions d'envergure sont initiées sur les sites du GIAT (fig. 1) et de Châteaureux, avec l'objectif d'attirer les cadres et les opérateurs économiques et de proposer une centralité élitiste. Face aux transformations qui se dessinent, se pose alors la question du devenir de l'espace social en place. Paradoxalement, cette volonté d'attirer les catégories sociales aisées et les opérateurs économiques cohabite avec le désir de maintenir les couches populaires en place, en encourageant toutefois la mobilité résidentielle de ceux qui le souhaitent. Toujours est-il que ce paradoxe apparaît aussi comme un consensus fragile entre des acteurs aux positions plus tranchées, un consensus qui se serait construit sous l'efficacité des représentations qui renvoient à ce que désigne *l'esprit stéphanois*. Puisant leurs sources dans l'historicité ouvrière de Saint-Étienne, ces représentations mobilisent des registres de valeurs idéalisatrices, compensatoires et identificatoires, telles que la sociabilité, la générosité, l'amour du travail bien fait, l'inventivité, la combativité et l'humilité. Leur efficacité sur les pratiques des acteurs institutionnels est telle, qu'elles jouent le rôle « d'antidote » face aux risques d'un urbanisme autoritaire et brutal. Tout ce passe comme si les mentalités et les particularismes locaux reprenaient leur droit à la faveur de l'abandon de la violence du Mouvement moderne, pour peser sur l'urbanistique. Ainsi, on peut s'autoriser à penser qu'on ne produit pas le même urbanisme par exemple à Bordeaux qu'à Saint-Étienne.

Contrairement aux opérations du GIAT et de Châteaureux, celle mise en oeuvre dans le quartier de Bellevue devient l'illustration du consensus construit laborieusement entre les acteurs institutionnels et associatifs, traversés les uns comme les autres par *l'esprit stéphanois*. La première formulation du projet par l'architecte Ricardo Bofill se caractérisait par une forte densité bâtie et une monumentalité qui produisait un effet d'écrasement sur la volumétrie existante. Le comité de quartier et les habitants consultés ont rejeté la logique de transformation radicale du quartier que préfigurait ce projet. Ce dernier a finalement été reformulé par l'atelier Devillers selon une version « soft » qui oriente les actions sur la qualification de l'espace public et l'équipement du quartier. À travers cette évolution contrastée du projet se reflètent les contradictions des logiques politico-administratives et leur sensibilité à l'expression de la demande sociale.

Par ailleurs, les mutations qui affectent le système des acteurs se répercutent sur les conditions de production et d'usage de l'espace. En particulier, le processus d'élargissement/fragmentation de la décision induit des luttes pour le positionnement des acteurs dans le nouvel échiquier du pouvoir local, en même temps qu'il rend nécessaire la construction d'un consensus. Ces nouvelles conditions de la production de l'espace sont certes favorables à l'évolution des pratiques politico-administratives dont la visibilité fait apparaître les contradictions et sert ainsi directement l'action

du comité. Cependant, si le consensus a porté sur la logique « soft » du projet d'ensemble, il n'en demeure pas moins que les contradictions entre maîtres d'ouvrages sont réapparues au moment de la réalisation. Les maîtres d'œuvre se sont alors dispersés et ont individualisé leur œuvre en s'écartant de la cohérence d'ensemble du projet. L'espace produit devient ainsi une sorte de puzzle qui exprime le retranchement des concepteurs dans le champ de leurs normes : la clinique est alors conçue selon la logique de l'objet architectural qui souffre d'une insertion urbaine insuffisante, le pôle s'inscrit dans l'architecture des déplacements et le jardin mobilise le géométrisme et l'esthétique (fig. 7).

2. La recomposition sociale de l'espace

Ainsi que nous l'avons souligné dans l'introduction, la réception sociale de l'urbanisme synthétise le mouvement dialectique entre les conditions de production de l'espace et celles de son appropriation par les individus. Les dispositions produites par l'urbanisme conduisent les individus à procéder, au travers de leurs appropriations, à la mise en conformité de l'espace avec leur habitus⁵ (P. Bourdieu, 1972). L'analyse des phénomènes d'appropriation de l'espace par les individus suppose de porter le regard sur l'organisation sociale, notamment sur les spécificités des groupes sociaux, leurs rapports, leurs représentations et l'impact sur la construction de *l'être ensemble*⁶ et du quartier. La question sous jacente est de rendre compte des effets induits par l'opération d'urbanisme. Nous considérons ensuite que l'appropriation par la population des dispositions spatiales issues de l'aménagement projette des significations, de l'imaginaire et de la symbolique qui reconfigurent ainsi une « topographie » nouvelle. Il s'agit cette fois d'une recomposition sociale de l'espace. Spécifier cette forme de « réinterprétation » des dispositions spatiales produites par l'aménagement permet du même coup de faire apparaître les espaces qui opposent des contraintes à l'appropriation des résidents ; des espaces qui n'ont pas d'emblée la capacité à être investis socialement. La désignation de ces espaces par l'appropriation des habitants renvoie aux logiques qui ont prévalu lors de leur conception.

La réflexion sur la dialectique entre propriétés physiques de l'espace et conditions d'appropriation des individus suppose d'accéder *aux principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations* (P. Bourdieu, 1994, p. 88). Autrement dit, pour comprendre les pratiques et les représentations, il s'agit à partir du concept d'habitus, de reconstruire le capital de schèmes informationnels qui permet aux gens de produire des pensées et d'agir. Dans le présent travail, la notion d'habitus autorise deux hypothèses. La première s'appuie sur l'idée que ce concept est *capable d'inventer, en présence de situations nouvelles, des moyens nouveaux de remplir les fonctions anciennes* (P. Bourdieu, 1994, p. 91) et porte sur la coprésence dans le quartier de plusieurs *classes d'expériences, donc des classes d'habitus* (P. Bourdieu, 2002, p. 75) Ainsi-oserons nous dire que l'interaction de longue date des classes d'habitus d'individus issus d'un côté, du milieu ouvrier et de l'autre, de couches moyennes induit des processus d'ajustements et d'adaptation qui finissent, à terme, par imprimer l'expérience collective du quartier.

« Les ajustements qui sont sans cesse imposés par les nécessités de l'adaptation à des situations nouvelles et imprévues, peuvent déterminer des transformations durables de

⁵ « L'habitus est entendu comme, un système de dispositions durables et transposables qui intégrant toutes les expériences passées fonctionne à chaque moment comme une matrice de perceptions, d'appréciations et d'actions. » (p. 118) BOURDIEU (Pierre), 1972, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, Droz, coll. Travaux de droit, d'économie, de sociologie et de sciences politiques.

⁶ « L'être ensemble » est entendu ici comme l'aptitude d'échanges et d'interactions (E. Goffman) que les individus développent dans la rencontre et la coprésence. Ces pratiques sont animées évidemment par les représentations des résidents.

l'habitus, mais qui demeurent dans certaines limites : entre autres raisons parce que l'habitus définit la perception de la situation qui le détermine. » (P. Bourdieu, 2002, p. 135)

L'appropriation de l'espace par l'habitant se situe précisément dans le processus de compromis entre d'un côté, l'habitus et de l'autre, la mise en œuvre pratique des activités dans la vie quotidienne. Autrement dit, l'appropriation est une sorte de stratégie de mise en conformité, d'adaptation et d'ajustement des lieux et/ou aux lieux, selon un modèle intériorisé. L'examen des modes d'appropriation, cet ensemble de pratiques qui attribuent, accrochent et projettent des significations sociales et symboliques à tout lieu, peut révéler les décalages manifestes entre organisation spatiale et conditions d'usage des lieux.

La deuxième hypothèse en relation avec la précédente se fonde sur les effets des situations qui contrarient l'habitus, notamment une organisation urbaine ou des dispositions spatiales qui conduisent à des conditions d'appropriation laborieuses.

« La “ situation ” est, d'une certaine façon, la condition permissive de l'accomplissement de l'habitus. Lorsque les conditions objectives de l'accomplissement ne sont pas données, l'habitus contrarié, et continûment, par la situation, peut être le lieu de forces explosives (ressentiment) qui peuvent attendre (voire guetter) l'occasion de s'exercer et qui s'expriment dès que les conditions objectives [...] en sont offertes. » (P. Bourdieu, 2002, p. 135)

Les acteurs de l'aménagement et particulièrement les concepteurs⁷ n'hésitent pas à s'appuyer sur les processus d'adaptation de l'espace aux pratiques et représentations pour construire l'argumentaire de leurs productions architecturales et urbaines. Considérer que, quels que soient les aménagements, l'espace finit toujours par être au bout du compte investi socialement, justifie chez les concepteurs la dichotomie qu'ils opèrent entre, d'un côté, l'espace de la création architecturale et urbaine et de la promotion immobilière et, de l'autre côté, celui des habitants. Cette vision réductrice de l'appropriation de l'espace fait l'impasse sur *la violence symbolique* (P. Bourdieu, 2002) qu'induisent les processus d'ajustement des populations aux dispositions spatiales qui ne permettent pas de compromis satisfaisant. Dans ce cas de figure, les conditions sont réunies pour voir apparaître des débordements sociaux et des processus revendicatifs.

« La conception de l'espace se veut cohérente avec la conception qu'une société a des rapports sociaux, elle vise à faciliter leur actualisation, mais quand un écart se forme entre l'organisation sociale et l'organisation spatiale, les individus tentent de gérer cette contradiction dialectiquement, avec plus ou moins de bonheur, en adaptant l'espace à leurs pratiques et en ajustant leurs pratiques à l'espace. Ce travail d'ajustement continu vise à réduire les tensions entre ces deux niveaux en essayant de rétablir une certaine cohérence entre eux [...] les compromis auxquels chacun parvient n'étant jamais satisfaisants. Ils débouchent sur des processus revendicatifs ou des formations réactionnelles pouvant provoquer des débordements sociaux. » (M. Bonetti, 1974, p. 197)

Notre cas d'étude fait apparaître, d'un côté, les représentations du milieu populaire, notamment chez les anciens du quartier⁸ (généralement issus du milieu ouvrier) qui continuent à fonctionner

⁷ Cette idée a été souvent opposée par des concepteurs aux élus stéphanois qui se sont risqués à poser la question des usages pour les projets présentés au CQA (Conseil Qualité Architecturale). Structure où les élus, aidés par un architecte conseil, négocient la re formalisation de projets controversés par la population.

⁸ Nous écartons d'emblée l'idée que le quartier est un lieu neutre, un lieu où les tensions sociales peuvent être résorbées et l'habitant placé dans une sorte d'apesanteur par rapport aux conflits sociaux. Pour notre part, nous sommes dans une posture qui considère que les conflits sociaux et la confrontation entre groupes sociaux dominants et dominés est plus que jamais inscrite dans le territoire. Par ailleurs, le discours idyllique sur le quartier, s'il révèle une volonté farouche de croire au contrat social et à la *communauté* de voisinage, n'en dévoile pas moins les brèches, notamment à travers le regard porté sur ces intrus que sont les immigrés du quartier.

selon leur système de valeurs, même s'ils ont conscience qu'il est fortement érodé et, de l'autre côté, les couches moyennes plus récemment installées dans le quartier avec en tête leurs normes mais aussi le mythe idéalisé des valeurs populaires. C'est de cette combinaison de représentations et de valeurs diverses, où paradoxalement la proximité spatiale supplante la proximité sociale, que sont nées des valeurs collectives fondatrices d'une identité urbaine fédératrice. Ainsi, les couches moyennes en quête de sécurité croient au potentiel de solidarité et aux ressources de la population ouvrière. Cette dernière en retour voit dans la présence de premiers un facteur de valorisation. Ainsi, la perspective de comprendre les valeurs portées par les groupes sociaux à Bellevue, notamment les anciens et leur ancrage dans le quartier, nous a placés au carrefour de l'anthropologie et de l'histoire. Dans cette démarche, le concept de *longue durée* cher à Fernand Braudel (1969) prend tout son sens. Il permet, en particulier d'étayer l'hypothèse d'une certaine pérennité de la structure de l'espace à Bellevue malgré les transformations dont il a pu faire l'objet. En fait un espace dont la consistance sociale et l'épaisseur historique résistent aux transformations. Par conséquent, les habitants, continuent, autant qu'ils le pourront à « user » de l'espace selon cette structure, tandis que certaines transformations seront, pour un temps, vécues comme une contrariété. Toujours est-il qu'à Bellevue, on assiste à une cohabitation entre groupes sociaux divers qui s'est construite à l'occasion des transformations (reconversion des friches) qui ont touché le quartier vers la fin des années 60. A ce moment là, de nombreux ménages ouvriers ont pu améliorer leurs conditions d'habitat soit en migrant vers les ZUP, soit en bénéficiant des constructions nouvelles à Bellevue. En même temps que des ménages de catégories sociales moyennes se sont installés dans le quartier. Ces mobilités résidentielles diverses liées en partie aux transformations qui touchaient l'organisation de l'espace urbain stéphanois n'ont pas pour autant diminué le poids numérique⁹ et symbolique du milieu ouvrier à Bellevue. Cependant, si l'opération n'avait pas eu l'ambition de transformer la morphologie sociale, il n'en demeure pas moins que la dynamique foncière et immobilière qu'elle induit peut, à terme, faire évoluer Bellevue dans le sens d'une gentrification. En effet, l'opération pêche par l'absence de mesures qui permettent de canaliser le jeu du marché immobilier. A moins que ce ne soit un choix délibéré de laisser le marché immobilier prendre le relais et opérer « naturellement » le changement social de Bellevue ?

La présente analyse fait écho à celle de Marie-Hélène Bacqué et Yves Sintomer (2002) sur les formes de recomposition des quartiers populaires. La démonstration des auteurs sur les conditions de la disparition du quartier populaire traditionnel à dominante ouvrière décrit en 1966 par Henri Coing, nous semble généralisable et peut, sans doute expliquer en partie les mutations qui ont touché les anciens faubourgs ouvriers, comme celui de Bellevue. Cependant, les formes de recomposition à l'œuvre à Bellevue et dans les quartiers de l'ancienne banlieue rouge parisienne n'aboutissent pas aux mêmes figures de quartiers populaires. *La cité* de la banlieue rouge parisienne, nous disent les auteurs, rompt avec le fonctionnement du quartier traditionnel et l'ancien groupe ouvrier est déstructuré, incapable alors d'imposer une norme dominante et des représentations de groupe unifié. Elle n'en constitue pas moins, sous une autre forme, un territoire support de pratiques collectives, de mémoire et d'identité. A Bellevue, en revanche, le groupe ouvrier ancien continue à être prégnant sur les représentations du quartier, davantage par ses normes que par son importance numérique. Convivialité et potentiel de solidarité sont parmi les normes qui rallient les autres groupes sociaux du quartier pour former avec les anciens une *communauté*¹⁰ de

⁹ Entre 1990 et 1999 les ouvriers représentent 15 % et les cadres 4 % selon l'Insee.

¹⁰ Telle qu'elle apparaît dans le discours des habitants, cette notion nous semble proche de la définition de BOUDON (Raymond), BOURRICAUD (François), 2002, *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, Quadrige, PUF, 714 p. « La communauté ne constitue pas une relation sociale simple et primitive. Elle est à la fois complexe puisqu'elle associe d'une manière très fragile des sentiments et des attitudes hétérogènes ; elle est apprise, puisque c'est seulement grâce à un processus de socialisation qui, en toute rigueur, n'est jamais achevé, que nous apprenons à participer à des communautés solidaires. Elle n'est jamais pure, puisque des liens communautaires sont associés à des situations de

voisinage. Les différences dans les formes de recomposition des quartiers populaires traditionnels et les nouvelles figures auxquelles elles donnent lieu, sont liées, sans doute, aux conditions politiques et sociales de transformation de ces espaces, par exemple celles qui ont prévalu dans les politiques de peuplement des grands ensembles et l'urbanisme autoritaire des rénovations. Le quartier de Bellevue, épargné par ces transformations brutales, s'est retrouvé dans une situation de centralité caractérisée par une desserte importante en transports collectifs et par une structure commerciale et d'équipements denses. Conjuguées aux coûts encore accessibles de l'immobilier, c'est sans doute, les raisons profondes de l'installation des couches moyennes dans le quartier qui devient ainsi un compromis résidentiel pour ces catégories sociales fragilisées. Des raisons pourtant non immédiates dans leur discours qui met plutôt l'accent sur leur quête du *village* et de la culture populaire en tant que norme urbaine.

Au demeurant, la notion de *quartier* et davantage celle de *village* et de *communauté* se sont pour ainsi dire imposées à l'analyse par leur récurrence dans le discours des résidents de Bellevue. Bien que ces notions aient des significations diverses selon les groupes sociaux, elles renvoient chez la majorité des résidents à des représentations fédératrices. Des représentations qui sont à l'origine d'un *être ensemble* et d'une cohabitation entre des gens de milieu populaire et ceux issus de couches moyennes. Chaque catégorie sociale entreprend alors de tirer avantage de cette cohabitation par la valorisation qu'elle apporte aux uns, l'acquisition de positions et le sentiment de sécurité qu'elle permet aux autres et la foi dans les ressources de solidarité et d'apprentissages qu'elle donne à tous. Dès lors, cette interdépendance devient la base d'un processus d'identification collective dont le fondement est un contrat social tacite qui commande les interactions par la reconnaissance et le respect. Par ailleurs, la notion de *valence territoriale* (A. Raulin, 1999), qui dans notre cas de figure renvoie à l'idée de valorisation, restitue l'articulation que font les citadins entre les propriétés spatiales de leur quartier et la vie sociale qu'il permet. Ainsi, ils considèrent volontiers le caractère composite du quartier (diversité de l'habitat et des activités), la centralité (équipements, accessibilité, dynamisme, etc.) et la qualité des espaces, comme les vecteurs de la vie sociale et de la convivialité.

L'appropriation de l'espace se présente comme la matrice de trois dimensions, d'abord celle de la matérialité des usages (fréquentations, déplacements, évitements, etc.), ensuite celle des représentations et des significations que les individus accrochent à l'espace et enfin, celle des projections imaginaires et symboliques qu'ils y opèrent. La psychologie de l'espace, selon Nicolas Gustave Fischer et Bruno Vincent, distingue dans la perception de l'espace par les individus, trois dimensions qui sont le réel, l'imaginaire et le symbolique. Ces trois niveaux de lecture, nous ont permis de faire le tri dans le discours des résidents. Le réel correspond à la description des caractéristiques physiques de l'espace, à ses propriétés spatiales : « *il n'y a pas assez d'arbres pour faire de l'ombre dans le jardin aménagé*¹¹ ». L'imaginaire, tout en faisant abstraction du réel s'en nourrit pour recourir au rêve : « *Le grillage du jardin est froid. On a l'impression qu'on va être enfermé*¹² ». Le symbolique accroche des représentations au sens des mots : « *le quartier est un village*¹³ ». Bien entendu, il est important de souligner que les représentations finissent par rattraper et interférer dans la perception du réel. De la même façon, au-delà de la commodité que présente pour la démonstration la distinction entre le réel, l'imaginaire et le symbolique, ces registres apparaissent fortement imbriqués dans l'appropriation de l'espace. Selon la psychologie de

calcul, de conflit ou même de violence. C'est pourquoi plutôt que de communauté, il paraît préférable de parler de "communalisation" [...], et de chercher comment se constituent et se maintiennent les "solidarités diffuses".»

¹¹ Extrait d'entretien avec Mme M. G.

¹² Extrait d'entretien avec M. D. M.

¹³ Extrait d'entretien avec M. W.

l'espace, les propriétés de la perception topographique par l'homme se détermineraient par un champ de forces de pulsions, de motivations, d'attraction et de répulsion dans un « espace » tantôt imaginaire, tantôt réel.

Les « rectifications » opérées par les habitants dessinent des « topographies » où les usages divers marquent d'autant plus l'espace que la fréquence de son utilisation est importante. Ainsi, les usages tels que la fréquentation, les déplacements, l'évitement, etc. vont d'autant plus « reconfigurer » l'espace qu'ils auront une forte fréquence. Les usages divers des individus apparaissent selon cinq domaines de la vie sociale qui sont le plus souvent croisés. Il y a les usages liés à la rencontre et aux relations sociales tels que les discussions, les rendez-vous, les pots que l'on prend avec une connaissance, le papotage, etc. Ainsi, une personne âgée ira au marché et chez l'épicier ou le boucher tant pour échanger avec les commerçants et les autres clients que pour faire ses courses. Un jeune donnera rendez-vous à ses copains devant la passerelle ou à l'arrêt de tramway. Il y a les usages liés au spectacle des autres et les apprentissages qu'il autorise : « *Je m'assoie sur le banc pour regarder les gens passer, leur façon de s'habiller, de parler... J'aime regarder les gens. Il y a ceux qui me plaisent et d'autres moins*¹⁴ ». Il y a les usages de loisirs et de détente comme faire un tour dans la place pour se changer les idées, aller régulièrement au square ou encore prendre un pot au café. Il y a les usages dont l'objet implicite est l'ostentation et la représentation, ainsi qu'en témoignent les propos de Mme P. : « *je ne m'habille pas n'importe comment pour sortir dans le quartier surtout au marché [...] Les commerçants qui remarquent vos nouvelles chaussures, leur marque, n'hésitent pas à le crier* » ou encore ceux de ce jeune qui nous avoue : « *Je fais plusieurs tours de la place avec ma caisse et je stationne en double position devant le bar pour faire baver les potes* ». Enfin, il y a les usages strictement utilitaires, celui des achats, des déplacements pour le travail, de la visite chez le médecin, etc. Toutes ces activités sont évidemment spécifiques au mode de vie de chaque individu et différent selon le sexe et l'âge : il y a ceux qui traversent d'un pas pressé la place et ceux qui s'y arrêtent plusieurs fois pour papoter. Les lieux privilégiés pour chaque usage sont également distincts selon l'âge, le genre et le milieu social. Inversement, les propriétés spatiales des lieux pèsent sur le choix des usages qui s'y effectuent.

Toujours est-il qu'il est difficile de distinguer les usages des significations sociales et symboliques qui sont associées aux lieux. Dans cette optique, nous orientons particulièrement nos efforts sur le décodage de la parole des individus, en essayant de décrypter ce qui se joue entre les modalités d'utilisation de l'espace et les registres symboliques, imaginaires et émotionnels qui leurs sont associés. En premier lieu, la projection des subjectivités et des affectivités sur le cadre spatial offert met en évidence des opérations de valorisation/annulation des espaces. Dans cet ordre d'idée, les points focaux de la vie sociale sont théâtralisés pour donner substance à la centralité. En second lieu, l'appropriation témoigne également des modes de vie et des différences de maîtrise de l'espace urbain et traduit ainsi les spécificités des groupes sociaux. En troisième lieu, les modalités d'appropriation indiquent « les espaces potentiels » et « dessinent » une géométrie du quartier qui relève plus de sa substance, une géométrie affranchie de limites. Les « topographies » que nous cherchons à établir devraient rendre compte à la fois des aptitudes de l'espace à être investi et des compétences des habitants à déjouer les contraintes à l'appropriation. Autrement dit, si l'appropriation est confrontée aux contraintes directes ou indirectes de l'environnement urbain, comme la rigidité plus ou moins grande des aménagements, la compétence des habitants va alors s'ingénier à les contourner, les détourner ou les retourner. Inversement, lorsque les propriétés spatiales sont permissives, on assiste à une exubérance des projections imaginaires et symboliques. Dans ce cas là, les propriétés spatiales révèlent un « espace potentiel », au sens où l'entend Michel

¹⁴ Extrait d'entretien avec M. S.

Bonetti (1994, p. 37) pour l'habitat. L'auteur souligne l'impact de la valeur architecturale de l'espace sur les possibilités de valorisation symbolique qu'il permet :

« Chaque espace recèle des capacités virtuelles d'usage et de significations plus ou moins riches, dont l'actualisation renvoie à ses conditions de production et à ses modalités d'utilisation et ne dépend pas nécessairement de lui. C'est pourquoi nous proposons la notion « d'espace potentiel » pour définir ce processus paradoxal par lequel un habitat donné peut à la fois se prêter à une grande variété d'interprétations et d'utilisation et receler des capacités particulières. » (Michel Bonetti, 1994, p. 37)

Il va sans dire que la structure de correspondance entre espace physique et espace social est façonnée selon un processus complexe dont nous effleurons à peine les contours. Aussi, la traduction « topographique » de cette structure ne dévoile, somme toute, que le haut de l'iceberg. Sans doute, peut-on d'ailleurs envisager une multitude de « topographies » chacune avec les déclinaisons des spécificités sociales : celle des symboles accrochés aux lieux, celle de l'imaginaire, etc. Par exemple, l'appropriation de l'espace reflète les spécificités sociales des individus et fait apparaître les différences de leurs modes de vie et de leur urbanité. Ainsi que le montre Jean-Pierre Frey pour la ville du Creusot, l'urbanité rend compte des différences de maîtrise de l'espace urbain et des modes de vie des gens en relation avec leur degré d'insertion dans la condition salariale urbaine. Autrement dit, l'urbanité renvoie à l'ancienneté leur socialisation urbaine.

« On peut en effet considérer l'urbain comme un ensemble de biens appropriables, et les différences d'appropriation comme le résultat de procès de capitalisation sur différents modes économique, social et culturel qui sont au principe de la distinction des différentes catégories de salariés. » (J.-P. Frey, 1986, p. 180)

Ainsi, dans notre cas de figure, nombreux sont les exemples d'appropriation qui témoignent des spécificités sociales des individus, de leurs différences d'urbanité et des représentations qu'ils se font les uns des autres. La fréquentation du marché est différente selon qu'il propose ou non la friperie ; l'achalandage des Casinos du quartier « sélectionne » la clientèle ; le choix de faire ses courses à Auchan ou Casinos indique des modes de consommation différents, etc. Ainsi, outre que chaque notion mobilisée par les phénomènes d'appropriation pourrait donner lieu à une piste de recherche, elle aboutirait dans l'esprit de cette section à des « topographies » spécifiques.

Tenant compte de ces considérations et des écueils que présente la transcription dans l'espace euclidien des marquages de l'espace par l'appropriation, nous proposons d'en privilégier les traits saillants communs à une majorité d'individus. Le plus manifeste dans les pratiques des résidents, c'est lorsqu'ils opèrent de façon synchrone à l'annulation de certains lieux et à la sur-valorisation d'autres. Les différentes « topographies » se dévoilent ainsi comme une sorte de négatif où apparaissent de forts contrastes entre l'opacité plus ou moins importante de certains espaces et la surimpression d'autres. Dans tous les cas, chaque site affecté de sens est alors inscrit dans une hiérarchie et joue un rôle précis dans le quotidien des individus. La hiérarchie représente pour ainsi dire une échelle des liens affectifs dont la traduction va de l'occultation au sur-investissement des lieux.

« Ou bien ils traversaient l'opacité des lieux – médiation nécessaire mais oubliée – [...] Ou bien ils nouaient leurs existences communes à même la pâte urbaine. Ou encore et cette fois la relation se fait indirecte, le décor les avait polis d'une certaine façon et rendus semblables par quelques côtés. » (P. Sansot, 1999, p. 257)

Force est de constater que lorsque les lieux sont considérés de véritables « phares » de la vie sociale et bénéficient à ce titre de sur-valorisation par les individus, ils coïncident avec la centralité. Rien d'étonnant jusque-là puisque la centralité cristallise les valeurs positives accrochées au quartier et, inscrite dans son histoire, elle en est le principal vecteur d'intégration et de valorisation. Toutefois, lorsque nous nous amusons à dessiner les itinéraires multiples des individus sur la place, en

particulier ceux sans but précis, nous ne pouvons nous empêcher de penser à l'idée de théâtralisation du quotidien dans l'espace public suggérée par Pierre Sansot :

« Nous ne nous étonnons pas de voir les mêmes personnes sortir par l'une de ces rues et y revenir par une autre, multiplier de fausses sorties et de fausses entrées de théâtre. Car la ville a cessé d'exister en dehors de la place. Elle devient comme un décor auquel on feint de croire, auquel on accorde par convention, une apparence de profondeur. » (1999, p. 260)

Nous voyons dans ce procédé de sur-valorisation ou d'annulation des espaces, comme une ironie du sort : les individus en s'appropriant l'espace urbain rendent les lieux qu'ils n'aiment pas « invisibles », comme une riposte implicite au non voir de l'urbanistique.

Les « topographies » (fig. 7) proposées font apparaître des différences de maîtrise de l'espace urbain selon l'âge des individus¹⁵. Les jeunes entre quinze et vingt ans font apparaître deux lieux forts sur le pourtour de la place, la rue Robespierre et l'espace composé de l'arrêt de tramway et de la passerelle qui relie le quartier aux lycées. Le reste de la place sera plus ou moins affecté d'opacité jusqu'à être annulé. Rappelons que ces « topographies » individualisent les lieux préférentiels en même temps qu'elles les hiérarchisent. La concentration de jeunes entre l'arrêt du tramway et la passerelle est frappante y compris en dehors des sorties de lycée. Elle recoupe le discours des jeunes sur ce lieu, qui malgré sa coupure par la ligne de tramway, est « unifié » par leur parole. La multitude et l'effervescence qui caractérisent ce lieu rappellent aux jeunes *l'entrée des concerts ou des boîtes, c'est là que tout se décide* et c'est là qu'on « mate » sans être vu. Il est significatif de voir de nombreux jeunes prendre leurs sandwiches assis sur la passerelle, alors qu'ils sont à quelques mètres du *Jardin des utopies*. La rue Robespierre est évoquée, quant à elle, pour ses cafés, particulièrement appréciés des jeunes. Ils peuvent y passer l'après-midi à *zeler* (à l'aise), à discuter ou à échanger des informations. C'est donc pas un hasard s'ils sont quasiment les seuls à relever l'insuffisance des cafés dans la place. En dehors, de la rue Robespierre et du lieu formé par l'arrêt de tramway et la passerelle, les autres espaces sont, sinon « effacés » par les jeunes, du moins affectés par eux aux autres habitants : le marché aux vieux et le jardin aux enfants et aux mamans. Les jeunes sont les seuls à procéder à cette affectation qui ressemble à un partage territorial et une mise à distance des autres et de leur contrôle social¹⁶ oppressant. En somme, les rares lieux privilégiés des jeunes ainsi que ceux qu'ils utilisent pour l'évitement, définissent un espace pour le moins restreint, symptomatique de celui de leur liberté dans le quartier. Sans doute, compensent-ils par leur liberté à s'approprier le centre et d'autres lieux de la ville pour lesquels ils accordent une large place dans leur discours ?

Le marché, la rue Robespierre et le square Amoureux occupent le devant de la scène de la « topographie » privilégiée par les seniors¹⁷. Le rapport paradoxal des seniors avec la clinique la situera en second plan. En revanche, le jardin, le pôle d'échanges, le parking et la rue Gabriel Péri seront plus ou moins marqués d'opacité. La « topographie » des seniors intègre finalement les espaces qui leurs sont traditionnels ou habituels et écarte ceux de création récente. Quant à la population de la tranche d'âge intermédiaire¹⁸, elle agrège quasiment les deux « topographies » précédentes et pratique indifféremment les lieux des plus jeunes comme ceux affectionnés par les seniors. En revanche, la clinique et dans une moindre mesure le jardin, sont affectés d'opacité par cette population. Les individus de cette tranche d'âge ont incontestablement plus d'amplitude spatiale dans leur « topographie » qui reflète une plus grande liberté d'appropriation.

¹⁵ Les tranches d'âge proposées résultent de l'analyse. Elles correspondent aux seuils où sont apparues les différences.

¹⁶ « [...] si tu fumes, ils te bouffent avec leurs yeux. » ; « Ils te regardent comme si tu allais sauter sur leurs thunes. »

¹⁷ Plus de 55 ans

¹⁸ De 21 à 55 ans

Si la configuration des « topographies » nous a paru relativement manifeste dans le discours des individus, les limites fixées au quartier sont, quant à elles, très variables. La notion même de limite est interrogée à travers la géométrie variable du quartier et ses diverses significations. Tout ce passe comme si en procédant par l'exclusion ou l'inclusion de lieux, l'individu évide le quartier et y accroche des excroissances, sans pour autant définir un périmètre. L'exclusion et l'inclusion correspondent respectivement à l'annulation et à la valorisation de certains espaces qui ont ou n'ont pas l'aptitude d'appartenir au quartier. Cette notion d'appartenance ou non de certains lieux au quartier supplante celle de sa délimitation par un périmètre. Par exemple, Mme P., interrogée explicitement sur les limites du quartier, cite le square, la rue Robespierre, le marché et l'arrêt de tramway. Dans ce cas, la clinique, le jardin et le pôle sont exclus du quartier. Il y a comme une sorte de refus tacite des habitants de définir un périmètre géométrique car il supposerait l'inclusion des espaces annulés. Géométriquement, le discours sur les limites définit des lignes, des points et des aires qui peuvent être soit articulés, soit éclatés. Il désigne des lieux chargés de sens, situés à Solaure¹⁹, à la Jomayère ou à la rue du Mont, qui forment des excroissances par rapport aux limites officielles du quartier. Des limites vivement contestées par ceux qui s'estiment ainsi *exclus de leur Bellevue*. La réticence des individus à discourir sur les limites de quartier reflète leur circonspection vis à vis d'une démarche institutionnelle arbitraire d'exclusion symbolique de leur territoire d'appartenance. De cette façon, les « topographies » des habitants donnent de l'épaisseur à la place et font voler en éclat le triangle emblématique des projets officiels. Elles désignent, à la fois, des lieux ou des itinéraires proches de la place et des endroits qui s'en écartent sensiblement. Par exemple, certaines « topographies » peuvent s'étendre au quartier de *Centre II*, à la rue du Guizay et à Solaure. Ainsi, le quartier gagne en substance à « [...] chaque fois que des subjectivités s'entrelacent par la médiation obligée d'un ensemble de rues, de murs, de lieux publics. » (P. Sansot, 1999, p. 256)

Conclusion

Afin d'aller jusqu'au bout de l'analyse du mouvement dialectique qui caractérise la production de l'espace et son appropriation par les individus, il s'agit de rendre compte de la façon dont la recomposition sociale de l'espace permet en retour, d'interroger l'urbanisme. Lorsque les individus procèdent à l'annulation ou la sur-valorisation de certains lieux, ils nous renvoient aux logiques de leur conception. Par exemple, l'annulation du pôle d'échange et du jardin est associée à l'inscription du premier dans une architecture des déplacements centrée essentiellement sur la fonctionnalité des transports et du second dans le géométrisme et l'esthétique. Ces deux cas d'organisation spatiale s'écartent de toute invitation à la *poétique de l'espace*, contrairement au marché qui a conforté la convivialité caractéristique de ce lieu. Par ailleurs, les formes de réception de nous tentons de décrire dans cette contribution rendent compte d'une forme d'urbanisme « soft » qui se démarque de l'urbanistique autoritaire et radical. Un urbanisme qui a été somme toute modéré autant par *l'esprit stéphanois*, prégnant sur les mentalités et les pratiques locales, que par la confrontation des acteurs institutionnels à la demande sociale à travers l'association de quartier. En outre, les individus jaugent l'urbanisme proposé par rapport à ce qu'ils connaissent déjà, notamment à celui qui a transformé brutalement les quartiers en déracinant la population comme à *Centre II* ou à Tarentaize. Le caractère « soft » de l'aménagement de Bellevue, conjugué à la concertation qui a accompagné le projet, le fait coïncider dans une certaine mesure avec la demande sociale de qualification du quartier en maintenant son peuplement. En revanche, la rénovation de quartier, comme Tarentaize, perpétue les traces de sa violence symbolique sur les habitants.

¹⁹ Le Centre de Quartier et la paroisse de Solaure.

Bibliographie

- BONETTI (Michel), *Habiter : le bricolage imaginaire de l'espace*, Marseille, Hommes & Perspectives, coll. Reconnaissances, 1994, 229 p.
- BOUDON (Raymond), BOURRICAUD (François), *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, Quadrige, PUF, 2002, 714 p.
- BOURDIEU (Pierre), *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, Droz, coll. Travaux de droit, d'économie, de sociologie et de sciences politiques, 1972.
- BOURDIEU (Pierre), *Questions de sociologie*, Paris, Les Editions de Minuit, coll. Repères, 2002, (1^{ère} éd. 1984), 277 p.
- BOURDIEU (Pierre), *Questions de sociologie*, Paris, Les Editions de Minuit, coll. Repères, 2002, (1^{ère} éd. 1984), 277 p.
- BRAUDEL (Fernand), *Ecrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969.
- DOSDA (Pierre), FISCHER (Gustave Nicolas), VINCENT (Bruno), *Une Autre lecture de l'espace public : les apports de la psychologie de l'espace*, Lyon, CERTU, 1999, 49 p.
- FREY (Jean-Pierre), « Prolégomènes à une histoire des concepts de morphologie urbaine et de morphologie sociale », in MORISSET (Lucie K.), NOPPEN (Luc), *Les Identités urbaines, échos de Montréal*, Québec, Ed. Nota Bene, 2003, 318 p., pp. 19-35.
- GOFFMAN (Erwing), (1^{ère} éd. 1974), *Les Rites d'interaction*, Paris, Les Editions de Minuit, coll. Le sens commun, 2003, 230 p.
- JAUSS (Hans Robert), *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 2002, (1^{ère} éd. 1978), 333 p.
- LEFEBVRE (Henri), *La Production de l'espace*, Paris, Anthropos, coll. « Ethnosociologie », 2000, (1^{ère} éd. 1974), 485 p.
- RAULIN (Anne), *Anthropologie urbaine*, Paris, Armand Colin, coll. Cursus, 2003, 188 p.
- RAYMOND (Henri), *L'architecture, les aventures spatiales de la Raison*, Ed. du Centre de Création Industrielle (CCI) – Georges Pompidou, coll. « Alors », 1984, 293 p.
- SANSOT (Pierre), *La Poétique de la ville*, Paris, Armand Colin, 1999, (1^{ère} éd. Klincksieck, 1971), 420 p.